

Corsica - Janvier 2011

Par Marie-Jean Vinciguerra

Le devoir de mémoire de Pascale Thirode

Projeté dans des conditions techniques aléatoires lors du dernier festival d'Arte Mare, Acqua in bocca (1) fera l'objet en février d'une présentation-débat à la Cinémathèque de Porto-Vecchio.

ascale Thirode a affirmé sa maîtrise dans un genre qui se situe entre le film documentaire enrichi d'inédits et le cinéma de fiction où la narratrice mène le jeu d'une enquête originale (En quête des soeurs Papin et Une femme de papier, reconstitution de la tragique histoire d'amour d'André Malraux et Josette Clotis).

Cette fois, elle nous raconte une histoire qui concerne directement sa famille. La mémoire du grand-père, Paul Mariani-Bove, a été jetée aux oubliettes. Sa fille, la mère de [Pascale](#) Thirode, a fait silence sur lui et raturé toute trace (les photos de l'album de famille ont été enlevées, voire arrachées...).

En juillet 1944, plusieurs mois après la Libération, ce notable bastiais, riche grossiste, a été arrêté. Lui reprochait-on des faits de collaboration avec les Italiens ? Lesquels ? S'est-il tué en prison ? L'a-t-on laissé mourir à l'hôpital ? A-t-il été « suicidé » ? Acqua in bocca ! Personne ne veut parler. La parentèle corse dissuade [Pascale](#) de poursuivre son enquête. On ne raconte pas en Corse les histoires de famille (Pan'è pernice, affare di famiglia ùn si ne dice) surtout quand a pesé sur elle la fatalité d'una disgrazia.

Aussi faut-il saluer le courage de cette jeune femme qui a osé rompre toutes les entraves familiales et sociales à la révélation de ce qui pourrait être un terrible secret, la compromission avec l'occupant, en un mot, le risque d'un « déshonneur ». Elle va mener en douceur une enquête implacable, fouillant toutes les archives, tisonnant toutes les cendres pour éclairer d'une lumière crue les zones les plus obscures d'une vie, mettre au jour ces « tas de petits secrets » dont la révélation peut charger de honte une famille. Notre « limier » comme la définit une de ses amies, Hélène Chaubin, nous tient en haleine par un questionnement à la fois incisif et murmuré, véritable interrogatoire de confessionnal. L'enquête conduite mezzo voce, à partir de traces improbables (pièces manquantes, dossiers disparus) va faire apparaître des bribes de vérités sans pour autant dissiper les doutes. Mais l'important est d'avancer contre ce vent rageur qui jette à la mer toute mémoire et d'opérer une véritable refondation de la famille.

La mère pouvait-elle faire partager à sa fille sa souffrance ? Elle s'est peut-être tue par amour. En revanche, [Pascale](#) ne peut accepter ce silence mortifère. Pour guérir de sa blessure et faire le deuil de ce « grand-père inconnu », il faut pouvoir reconnaître son visage et lui donner sépulture.

L'enquête est menée par [Pascale](#) et ses deux filles, ce qui n'est pas innocent. Notons que sa mère y est associée, constamment interrogée par portable. Dans la Villa Émilie d'Erbalunga, peuplée de fantômes, on entend résonner la voix de la fille de Paul Mariani. Mais où sont passés les hommes, le père et l'oncle de [Pascale](#) ? Cette « affaire de famille » est affaire de femmes.

Nous suivons, pas à pas, l'errance de la mère accompagnée de ses filles, d'abord insouciantes, puis de plus en plus impliquées, à travers les ruelles labyrinthiques de Bastia et sur les routes de l'île. Les paysages ont davantage valeur symbolique que de pittoresque. Ce voyage n'est-il pas d'abord un voyage intérieur, à la rencontre de ce grand-père absent et si présent ? Peu à peu, émerge des années noires de l'occupation l'image du fringant Paul Mariani qui « plaisait tant aux femmes » et qui « aimait faire la fête ». L'enquête se resserre autour de « l'intrigante », ce personnage sulfureux, tel qu'il apparaît sur une photo, chapeauté, avec son col-châle de fourrure : la maîtresse de Paul Mariani et... du général italien Stivala. N'incarne-t-elle pas la figure maléfique du destin ?

Tous les lieux institutionnels de la Mémoire sont systématiquement visités, des « témoins » essentiels, interrogés (Battì Fusella, Ange Rovere, Léo Micheli...). Et pourtant, la fameuse « liste des collaborateurs » est introuvable. Le puzzle d'informations contradictoires reste une énigme. [Pascale](#) Thirode nous fait entrer dans l'univers kafkaïen de la dérobade et de l'absurde. Des personnages hauts en couleur nous forcent à rire alors que nous devrions pleurer.

L'enquête se poursuit sur « les lieux du père » : Vezzani, Noceta. Et c'est précisément là, à Noceta, « terre des ancêtres » que gît le vrai secret du « mystère » familial. [Pascale](#) y découvre qu'elle est propriétaire d'une ruine et d'un bout de maquis. C'est là qu'elle ramassera la pierre tombale qui nommera l'ultime sépulture de Paul Mariani, même si celle-ci reste incertaine. La mère venue rejoindre à Ajaccio sa fille et ses petites-filles, leur restitue les photos disparues. Le partage du deuil peut désormais se faire, la famille se rassembler autour de l'icône du mort, ces quelques lignes lapidaires. La seule certitude est celle qui donne sens à cette singulière aventure : le cheminement têtu d'une petite-fille qui, bravant tous les interdits et sublimant sa souffrance, invente un tombeau pour son grand-père et y dépose l'hommage de son film, réponse du créateur au destin.

(1) Prix Ulysse du festival international du film méditerranéen de Montpellier

Marie-Jean Vinciguerra